

**Allocution de Monsieur Marcel Boiteux,  
Président de l'Académie,  
à l'occasion de la cérémonie jubilaire  
organisée en l'honneur de Monsieur Pierre Chaunu  
(lundi 9 décembre 2002)**

Monsieur le Chancelier,  
Monsieur le Chancelier honoraire,  
Monsieur le Secrétaire perpétuel,  
Mes chers confrères,  
Mesdames, Messieurs,

C'est avec un grand plaisir que nous nous retrouvons ce soir pour fêter notre confrère et ami Pierre Chaunu, qui est membre de notre Compagnie depuis 20 ans et quelques mois.

20 ans déjà, cher confrère, que vous êtes parmi nous ! C'est d'ailleurs une façon de parler, car rares sont ici ceux qui ont le privilège de vous avoir vu entrer dans cette Maison en 1982. Bien au contraire, c'est vous qui avez participé aux votes qui ont abouti à l'élection de la plupart d'entre nous, vous qui nous avez reçus.

Vous voilà devenu, avec vos vingt années d'Académie, l'une de ces figures de référence qui illustrent la continuité de notre institution et sa présence durable sur « l'axe du temps » - pour reprendre l'expression qui servit de fil directeur à votre année de présidence en 1993.



C'est bien le déroulement du temps que symbolise une cérémonie comme celle d'aujourd'hui. Non pas une œuvre de mémoire – chaque chose en son temps ! – mais plutôt une action de grâce, et de reconnaissance, pour la joie que nous avons d'être ensemble aujourd'hui.

Alors que je songeais aux quelques mots que j'allais prononcer ce soir, il m'est venu à l'esprit que notre Académie partageait avec l'institution familiale une caractéristique essentielle : les personnalités les plus diverses s'y côtoient. Des personnalités différentes, mais tenues par un lien fort qui les rassemble – un « itinéraire commun » dirait notre Secrétaire perpétuel.

Cette réflexion, je me la faisais en constatant, cher confrère, qu'à première vue, bien des choses nous différencient, vous et moi : le parcours professionnel, certes, le caractère aussi ... jusqu'au protestantisme même, puisque, si je suis un calviniste de tempérament, vous êtes un luthérien de conviction depuis votre rencontre avec le réformateur de Wittemberg, en pleine Espagne franquiste, alors que vous étiez originaire d'une famille laïque et de culture catholique.

Mais nous avons aussi des points de rencontre.

Les sciences naturelles tout d'abord, dont vous eûtes le premier prix sous la houlette d'un professeur qui enseignait cette discipline à Rouen avec une grande force de conviction, et qui n'était autre que mon père.

Et puis cette délectation pour les chiffres que vous avez montrée tout au long de votre carrière. C'est d'abord le dépouillement des archives de la *contaduria* de Séville, qui devait vous conduire à écrire, avec l'aide de votre épouse, les 10 000 pages de *Séville et l'Atlantique*. Face à cette mine documentaire, vous faites preuve d'une éminente qualité, le bon sens. Les taxes sur les transactions atteignent 50, 60 voire 70 % ? Vous en concluez que la fraude est massive, point de vue que vous trouverez confirmé dans une lettre bien imprudente du Président de la *Casa de contracion*, vers 1620-1625, lequel président se fait gloire d'avoir obtenu que les marchands aient quand-même déclaré le tiers de leurs marchandises.

C'est ce goût pour les chiffres qui vous conduit à fonder un des courants les plus novateurs de l'historiographie des années 1960, « l'histoire quantitative », à quoi vous consacrez un Centre de recherche à l'Université de Caen.

De l'histoire quantitative, rebaptisée histoire sérielle, vous évoluez dans les années 70 vers l'histoire culturelle. Pour l'aborder, vous usez des mêmes méthodes de comptage, et cela aboutit à *La Mort à Paris*, chef-d'œuvre de l'histoire dite « des mentalités », réalisé à partir du dépouillement des testaments. Vous écrivez également, à l'époque, de nombreux ouvrages d'histoire religieuse. Mais, dans *Le Temps des Réformes* par exemple, avant d'analyser les doctrines, c'est encore aux chiffres que vous recourez en plantant, en toile de fond, le décor du nombre des lisants, de la diffusion des livres, de la révolution de l'imprimerie et, plus encore, de celle du papier.

« Après tout, les chiffres, ça raconte des choses aussi, ça raconte la vie dans certains cas », avez-vous dit un jour à un journaliste.

Car, tel est bien le sens profond de tout votre engagement, qui est résolument un engagement pour la vie. Rien de paradoxal pour celui qui écrit qu'il était le « Fils de la morte », né dans un paysage de mort, près du champ de bataille de Verdun. La mort, vous avez dû l'affronter souvent dans votre existence : celle de votre mère alors que vous étiez en bas-âge, celle de votre oncle, qui vous avez élevé, celle de votre fils aîné, enfin, qui laisse une blessure éternellement vive.

Mais, d'avoir côtoyé la mort, de bien la connaître, cela vous a donné une force de vie incomparable, et une intrépidité dans le combat qui a souvent fait dire que vous n'aviez pas froid aux yeux : que ce soit à Caen, en mai 68, face aux étudiants qui vous traitaient de réactionnaire, ou, moins connu, face aux militants d'Occident qui écrivait sur les murs « Chaunu = Juif », que ce soit encore dans les combats que vous avez menés contre le négationnisme, contre la célébration benoîte du bicentenaire de la Révolution française, ou contre les politiques anti-natalistes. Il y a chez vous quelque chose du prophète qui faisait trembler les rois de l'antique Israël ... Maniant avec plaisir l'ironie et l'antiphrase – votre forme rhétorique préférée –, votre verbe est acéré, souvent cinglant, jusqu'à l'excès parfois. Mais, et c'est rare, vous savez aussi le reconnaître quand il vous

est arrivé d'aller un peu loin, ou un peu fort ; ce qui est, somme toute, normal puisque, pour vous, la joute est aussi un jeu, un jeu que vous ne menez jamais sans vous départir d'un sourire intérieur ... *Cum grano salis*, dites-vous.

Mais tous vos combats, vous les avez menés, et vous continuez de les mener, mû par la sainte colère qu'éveillent chez vous la bêtise, le mensonge – dont vous dites qu'il mène inéluctablement au crime – et le mépris de l'homme. Car à défaut d'avoir été médecin, profession que vous rêviez d'exercer, et devenu selon vos propres termes « historien faute de mieux », c'est fondamentalement de l'être humain dont vous vous souciez en permanence.

N'est-ce pas l'avenir des hommes que vous écrivez, depuis presque 30 ans, dans vos travaux de démographie historique et de prospective ? Ce souci remonte bien avant *La peste blanche*, écrit en 1977 avec Georges Suffert. Peut-être même remonte-t-il déjà aux leçons tirées de votre thèse. Vous aviez alors montré que si les flux monétaires venant d'Amérique vers l'Espagne étaient affaiblis à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, ce n'est pas parce qu'ils avaient été détournés vers le Pacifique. La cause en était l'implosion démographique indienne, due à un choc microbien sans précédent : en un siècle, la population indienne était passée de 70 à 10 millions ! Voilà qui expliquait à coup sûr l'effondrement des échanges.

Cette disparition massive des Indiens ravivait peut-être en vous le souvenir de la foule des morts côtoyés dans votre enfance mosellane. En tout cas, contre l'avis de tous ceux qui dénoncent les dangers d'une trop forte natalité mondiale, et s'inquiètent de la surpopulation imminente de la planète, vous sonnez le tocsin de l'implosion démographique généralisée.

C'est que vous savez l'humanité fragile ; vous voulez œuvrer à la protéger. Il y a en vous un cœur large et généreux, pleinement ouvert aux autres, comme en peuvent témoigner tous ceux qui ont eu à collaborer avec vous dans ce travail d'équipe que vous aimez tant. Et vous bénéficiez de cette grâce du « don des larmes », qui matérialise l'effusion de l'amour spirituel. Ces larmes, on se souvient les avoir vu couler lorsque vous évoquiez le sort des harkis à la commission sur la nationalité présidée par Marceau Long.

Car, au-delà de la quantification nécessaire à la science, vous n'oubliez jamais que l'histoire a été écrite dans la chair des hommes.



Au terme de cette méditation qui m'aura mené de la science aux replis du cœur, peut-être n'aurais-je fait, cher confrère, qu'effleurer votre personnalité. Mais, votre vie, votre caractère et votre œuvre, sont bien trop riches pour pouvoir être enfermés dans une brève allocution. Du moins, aurais-je essayé d'exprimer les raisons de l'affection que nous vous portons tous.

Après une année où, en séance, j'ai tenté de vous contraindre à la brièveté, je vous dis maintenant « Prenez tout votre temps », car c'est très sincèrement que nous nous réjouissons de vous entendre.